



Frédéric
Ploquin

PARRAINS & CAÏDS

La France du grand
banditisme dans l'œil de la PJ



Frédéric Ploquin

Parrains et caïds



Il y avait le *Who's who* des notables
et des célébrités, voici celui des parrains
et des caïds.

Du nord au sud de la France,
vous y découvrirez les noms de ceux
qui tirent les ficelles du crime organisé.

Un monde de seigneurs avides
de maintenir leur territoire intact
et, si possible, de l'élargir.

Celui des véritables héritiers
du milieu à la française.

Les « artistes » de ce hit-parade à balles
réelles sont des escrocs redoutables,
de puissants trafiquants de drogue,
d'occultes agents d'influence
ou de féroces chefs de clan.

Des parrains à l'ancienne aux caïds
débridés, cette galerie de portraits
puise aux sources les plus fiables :
celles de la police judiciaire
et de la justice.

Une investigation au cœur du crime
organisé, qui se lit comme un roman.

Couverture : d'après
© Joshua Sheldon /
Getty Images.

texte intégral

31 / 2025 / 0

7,60 €

Prix
France TTC

PARRAINS ET CAIDS/
PLOQUIN F.
SYG 50

PRIX EDITI
7,60 EUR

2-253-12025-4



www.livredepoche.com

STRATEGIE
*0066 852135 01762144 020855 25

Table

Parrains et caïds, mode d'emploi	11
CHAPITRE 1 : ILS SE SONT APPELÉS LA « DREAM TEAM » ..	21
« Le Grand Daniel », Limougeaud tendance autoritaire	21
La mort de « Michel le Militaire »	24
« Le groupe de malfaiteurs le plus professionnel en Europe »	28
Les flics n'assistent pas à un rendez-vous sentimental	31
Un voyage au Maroc se prépare	33
« Tu es le grand malin »	37
« La Fripouille », professionnel jusqu'au dernier verre	41
« Un coup sûr »	43
Quatre minutes, cinquante projectiles	45
« Tous ont en commun une détermination sans faille »	48
La Marseillaise et ses hommes	50
CHAPITRE 2 : LE TEMPS DES MANOUCHES (LES PIONNIERS) .	53
Trois frères	53
« C'est bon, les Hornec ont franchi le cap »	56

Claude Genova, ses pâtes, ses pizzas, son orchestre	
« Claude Genova était un être dangereux et déraisonnable »	66
En balayant cet homme, on a libéré un empire	71
« Seuls des aveux pourraient éclairer la justice »	73
C'est à eux que l'on rendra des comptes	76
« Il y a des gens qui nous en veulent »	79
« Je ne suis titulaire d'aucun diplôme »	84
Jean-Claude Hornec, président de la Société de colombophilie de Montreuil	86
Michel Gabarres, l'homme aux petites lunettes rondes	88
« Il n'y a qu'un gros fantasme policier »	91
CHAPITRE 3 : ARABES ET KABYLES DE FRANCE	
(LES PIONNIERS)	95
La carrière fulgurante de Nordine Benali, dit « la Puce »	95
Nordine Mansouri, alias « la Gelée », miraculé du mégot	102
Ihmed Mohieddine, profession : délinquant	108
Mohamed Denfer, de Tourcoing à Saint-Raphaël ..	116
L'ainé des Denfer, les bijoutiers et les Church's ...	120
Ihmed Mohieddine en plein Suspens	123
Mohamed Amimer, la « Rolls-Royce » de la cavale, tombe en rade	124
CHAPITRE 4 : LE TEMPS DES MANOUCHES (LA RELÈVE ET LES AMIS)	
Chez les Hornec, la relève est avide d'en découdre	129
Enlèvement entre Manouches sur la Côte d'Azur	132

Dans certains domaines, les petits Hornec surpassent leurs modèles	134
« Ta famille, elle fait trente personnes ! »	138
Huit juges aux troussees du clan Hornec	140
Michel Lepage : « Je suis un gangster. Je cache tout »	143
Serge Lepage, son beau-frère et le dealer assassiné	148
« Une arme ? – Non, un téléphone portable » ..	152
Des jades vendus cent fois leur prix	160
Bagarre à L'Escargot d'or	162
André Hadoux, patron du Délit	164
CHAPITRE 5 : PARIS À L'HEURE DU MIDI	167
Marseille-sur-Seine	167
« Le Bouc » et « Philippe le SS » survivent au « Belge »	172
La Capelette-La Courneuve, mêmes machines ..	177
« Leur vie gravite autour des quartiers chic »	181
« Je ne comprends pas votre question » (Souhel Hanna Elias)	186
Denis Drouot, un pied en Corse-du-Sud	191
Claude Watrison et ses amis bastiais	193
« Michel le Parisien », client de la « Brise de mer »	199
« Michel le Parisien » et le cousin corse du convoyeur	202
Jean-Pierre Lepape, des postiches au cercueil via la cocaïne	204
CHAPITRE 6 : ANTONIO FERRARA ET JOSÉ MENCONI, DEUX AS TRENTENAIRES	207
« Nino » Ferrara, alias « Succo »	207
« Ne laissez pas la porte ouverte »	210
Sur la liste des « durs à cuire »	215

237 / 0
09314-5



3145

Les « clefs du bonheur »	221
Opération militaire à la prison de Fresnes	224
« Tu vas nous payer le champagne »	226
« Un sentiment amoureux grandissant vis-à-vis de "Nino" »	229
Antonio Ferrara veut se faire tout petit	231
José Menconi, première évasion	234
« Toi, le nabot, tu dégages ! »	238
« Je conteste les amalgames injustes et faciles » (José Menconi)	241
« Il dit s'appeler Pierre et il a l'air furax »	246
CHAPITRE 7 : LE TEMPS DES CITÉS	251
Hamid Hakkar, l'homme aux 350 000 euros	251
« Une main-d'œuvre accessible »	256
« Je suis un homme d'affaires »	258
« Pascal le Turbulent » monte en puissance	262
Faïd Redouane, la « terreur » du plateau de Creil	268
« Ils braquent comme ils iraient au bowling » ..	275
Les barbes n'étaient pas des postiches	279
Moussa Boukabous et ses frères	280
« L'argent, ça change la vie »	282
Petites conversations entre amis	283
« Des "Nino" Ferrara en puissance, il y en a un paquet »	286
Quand la prison devient l'annexe de la cité	289
CHAPITRE 8 : L'EXIL DES LYONNAIS... ET LES GUERRES DE GRENOBLE	291
Edmond Vidal, le gang des Lyonnais et les Treets	291
Jacques Grangeon gagne ses premiers galons ..	297
Jacques Grangeon gagne l'eldorado espagnol ..	300
Jacques Grangeon perd la vie à Marbella	303

Les voyages d'affaires de Michel Daumas, alias « Goldorak »	309
Les Lothoz, trois frères et un consul	312
Les Lothoz s'expatrient	314
« Alain Delon » en Espagne	320
Des Corses aux Manouches : les guerres de Grenoble	325
Les frères Maldera aux commandes dans l'Isère	328
CHAPITRE 9 : MARSEILLE ET SES PARRAINS	333
Jacques Imbert, dit « le Mat » : moins résistant, tu meurs !	333
« Je suis amnésique et ne peux répondre à aucune de vos questions »	338
La PJ sauve la vie du « Mat »	342
Jacques Imbert découvre la facture	345
« Francis le Belge » : n° 1 ou rien	349
« Francis le Belge », ultime embellie	354
Les Barresi père et fils	357
Bernard Barresi en cavale	362
Qui tient le port de Marseille règne sur son trafic	364
L'ancien docker fréquentait le Stade-Vélodrome ..	367
Les Corses de Marseille aux premières loges ..	370
Emblématiques un jour, emblématiques toujours	373
CHAPITRE 10 : MARSEILLE ET SES QUARANTE BANDITS DE GRAND CHEMIN	379
Le Sarde du Vieux-Port, dit « Tony l'Anguille » ..	379
Roland Cassone, une « grande figure » (les Américains)	385
Raymond Mihières, un « Chinois » influent	390

« Dédé » Cermolacce pousse un pion à l'Évêché	394
À la recherche de la French Connection	399
L'étang de Berre dans la main de Farid Berrahma	402
CHAPITRE 11 : L'ARRIÈRE-PAYS, LE FAR WEST VAROIS	
ET LA CÔTE D'AZUR	407
« Frédéric le Polonais » investit la Provence	407
Les frères Saccomano imposent la « bande des Alpes »	410
« Petit Vélo », « Lucky Luke » et la « culture mafieuse » du Var	414
Les frères Perletto résistent depuis leur cellule ..	422
« Ça ne l'arrangeait pas de dénoncer un mort »	425
« Michel le Niçois », des abattoirs au Calypso Club	427
Jacques Sordi, un « Général » dans la boisson .	432
Roger Mouret, un gitan chanceux dans le Midi	438
CHAPITRE 12 : BANDITS DE HAUTE-CORSE	
La « Brise de mer », un petit bar de quartier ...	443
Alexandre Chevière privé de sa victoire	450
La longue cavale de Richard Casanova	453
« Ils achètent la Haute-Corse »	459
Interlude	466
François Mariani, agriculteur et pionnier	467
« À force de me mettre des perruques, on va finir par me reconnaître »	471
Jacques Mariani, Alexandre Vittini : le temps des fils	474

CHAPITRE 13 : LA CORSE-DU-SUD FACE AU RESTE	
DU MONDE	477
La folle époque de « Jean-Jé » Colonna	477
Quand la Mafia sicilienne ne sait plus qui payer	486
Les Filipeddu, Sardes de Bonifacio	490
CHAPITRE 14 : CEUX QUI LES TRAQUENT... ET CEUX QUI LES DÉFENDENT	
499	
I. CEUX QUI LES TRAQUENT	
499	
« Dis, "tonton", pourquoi tu balances ? »	499
Il dit que ces hommes sont des « fauves »	507
« De la chance, il en faut aussi pour la volaille » (un ancien de la PJ)	510
« Si on se mettait d'équerre... » (un cadre de la PJ)	514
II. CEUX QUI LES DÉFENDENT	
517	
« Ils ont fait leur Mai 68 avec vingt ans de retard » (M ^e Jean-Louis Pelletier)	517
« L'avocat qui n'obtient pas de résultat est un "traître" » (M ^e Jean-Yves Liénard)	518
« Certains auraient pu faire une grande école... » (M ^e Jean-Yves Leborgne)	520
« Les voyous sont présumés coupables, car ils ne vivent pas comme nous » (M ^e Denis Giraud)	523
« Francis pensait que personne ne s'en prendrait au symbole qu'il était » (M ^e Frédéric Monneret)	525
« Comme avocat, j'ai besoin de garder un pied dans cette délinquance dure » (M ^e Pierre Haïk)	527

« Les voyous sont comme tout le monde : ils veulent du fric » (M ^e Michel Konitz)	529
« Nice, c'est un peu comme la Corse » (M ^e Gérard Baudoux)	530
« L'avocat est là pour bloquer les rouages » (M ^e Gérard Zbili)	532
« Ils paient toujours en espèces » (interlude anonyme)	533
« On est peu de chose » (M ^e Franck de Vita) ..	535
« La présomption d'innocence n'existe plus ! » (M ^e Lionel Moroni)	536
« On est du même milieu » (M ^e Marcel Baldo) ...	538
« L'avocat peut se prendre deux balles » (M ^e Karim Achoui)	540
ÉPILOGUE	545
Annexes	549
Bibliographie	553
Index	555

Du même auteur :

- UNE AFFAIRE SOUS FRANÇOIS MITTERRAND : LA FRANÇAISE
DES JEUX, Fayard, 2001.
- ILS SE SONT FAIT LA BELLE (*Parrains et caïds* II), Fayard,
2007.
- LES SANG DES CAÏDS (*Parrains et caïds* III), Fayard,
2009.
- HUBERT BEUVE-MARY : « NON À LA DÉSINFORMATION »,
Actes Sud junior, 2010.
- LA PRISON DES CAÏDS : ENQUÊTE INÉDITE, Plon, 2011.
- VOL AU-DESSUS D'UN NID DE RIPOUX, Fayard, 2013.
- GÉNÉRATION KALACHNIKOV (*Parrains et caïds* IV), Fayard,
2014.

Avec Jacques Derogy

- ILS ONT TUÉ BEN BARKA. RÉVÉLATIONS SUR UN CRIME
D'ÉTAT, Fayard, 1999.

Avec Éric Marlen

- LA COMMISSAIRE ET LE CORBEAU, Seuil, 1998.
- CONTRIBUABLES, VOUS ÊTES CERNÉS, Seuil, 2000.
- TRAFIC DE DROGUE... TRAFIC D'ÉTATS, Fayard, 2002.
- CARNETS INTIMES DE LA DST, Fayard, 2003.
- MA SÉCU, DE LA LIBÉRATION À L'ÈRE SARKOZY, Fayard,
2008.

Avec Maria Poblete

- LA COLONIE DU DOCTEUR SCHAEFER, UNE SECTE NAZIE AU
PAYS DE PINOCHET, Fayard, 2004.

PARRAINS ET CAÏDS,
MODE D'EMPLOI

Il y avait un *Who's who* pour les notables et les célébrités, voici celui des parrains et des caïds des années 2000. Ville par ville, vous y découvrirez les noms de ceux qui tirent les ficelles de cette économie souterraine où l'on ne se fait pas de cadeau. Un monde en marge, avec son langage, ses codes, ses usages. Un monde de seigneurs avides de garder leur territoire intact, et si possible de l'élargir, où les suzerains s'appellent « lieutenants » et les vassaux, « hommes de main ».

Les « artistes » de ce « top 50 » à balles réelles sont des escrocs redoutables, de puissants trafiquants, d'occultes agents d'influence, de fins racketteurs, des braqueurs surdoués ou de féroces chefs de clan. Des parrains à l'ancienne aux caïds débridés, cette galerie de portraits puise aux sources les plus fiables : celles de la Police judiciaire (PJ) et de la justice, dont l'auteur a pu rencontrer de très nombreux représentants dans la France entière, et qu'il remercie vivement.

Cet univers d'une violence parfois inouïe inspire souvent la fiction ; dans ces pages, tout est vrai : les cadavres, la cocaïne, le shit, les faux papiers et les noms – plus de trois cents – qui composent le gratin de la grande délinquance.

Certains n'apprécieront pas de se retrouver cités : c'est pourtant le signe de leur réussite. Ils sont sortis du lot, comme on le dit des footballeurs qui « montent » en équipe de France. Membres d'un club ultrasélectif, ils ont droit à un dossier individuel dans les fichiers de la PJ, avec curriculum vitae et photo, et à un suivi privilégié. Les flics les qualifient d'ailleurs, non sans un certain respect, de « beaux objectifs », parfois même de « beaux mecs », expression qui doit généralement davantage à leur savoir-faire qu'à leur physique.

« Les voyous sont des aventuriers », dit l'un des meilleurs archivistes de la PJ, qui a épluché bien des carrières et mémorisé des centaines de visages.

« Ce sont des hommes d'un pragmatisme exacerbé, qui ont une énorme capacité d'adaptation face à toutes les règles et à toutes les contraintes », observe le commissaire Hervé Lafranque, chef de l'Office central de répression du banditisme, chargé, comme son nom l'indique, de coordonner la traque des bandits sur tout le territoire. Avec le regard froid du professionnel, il poursuit : « En tant que businessmen, les voyous ont une obligation de réussite parce qu'ils sont pris entre trois feux : la prison, la concurrence et la mort. Cela dit, je les trouve bien plus "normaux" et bien mieux intégrés que certaines personnes que l'on rencontre dans les sectes ! »

Cela peut surprendre le novice, mais la plupart des policiers spécialisés sont sur cette ligne : loin d'éprouver haine ou volonté de dénigrement, ils respectent l'adversaire. Ceux qui les défendent devant les tribunaux font davantage corps avec eux : « Ce sont souvent des gens courageux, dotés d'un certain charisme, qui savent qu'ils n'ont rien à attendre de cette société », dit par exemple l'avocat parisien Denis Giraud,

qui se bat à leurs côtés depuis des années avec conviction. Des gens dont la vie tient à peu de chose, aussi, comme il le vérifia encore le jour où ce client lui lâcha sans forfanterie : « Dans ce métier, un jour on est vivant, le lendemain on est mort. »

De fait, le lendemain, le bougre était mort.

Ce magistrat parisien, habitué pour sa part à les côtoyer dans son cabinet, caresse les bandits dans le sens du poil pour mieux souligner leur « duplicité » :

« À condition de ne pas le contrarier, le grand voyou est un psychopathe sympa. Il ne pense qu'à son prochain coup et à l'argent qu'il va prendre, mais il a toujours deux vies, celle qu'il montre aux autorités et la vraie. Devant le juge, il raconte qu'il est maçon ou représentant de commerce, fait les marchés ou vend des flippers, et s'exclame, outré, qu'il n'aurait jamais su que faire de tant de fric ! Dans la vraie vie, parfaitement apte à dépenser cet argent, il porte des costumes de marque, fréquente le casino et joue les nababs, de jet-ski en relais-châteaux... »

Encore faut-il, pour s'en apercevoir, être intellectuellement capable de leur prêter une telle duplicité, ce qui ne serait pas le cas, à en croire ce témoin privilégié, de tous les juges, notamment lorsqu'ils se retrouvent face à de très jeunes caïds.

Pris comme une tribu, ces hommes (le sexe féminin est peu représenté ici) forment une autre des fameuses exceptions françaises. L'Italie dispose de sa propre Mafia, non sans ouvrir ses frontières aux bandits albanais ; l'Allemagne est la terre de prédilection des organisations criminelles russes ; l'Espagne regarde opérer chez elle Italiens, Russes et Français, sans oublier les Colombiens ; l'Hexagone a son propre « milieu ». Un milieu qui prend ses racines dans la « France d'en bas », selon l'expression consacrée, et a toujours plus

ou moins contenu les influences étrangères sur son territoire. Un milieu riche d'une histoire forte qui remonte à la bande à Bonnot, au « gang des tractions avant » et à « Pierrot le Fou », qui, tous, en leur temps, ont utilisé les meilleures armes et les voitures les plus performantes pour défier violemment les forces de l'ordre. Un milieu qui ne cesse de s'adapter, comme le remarque l'avocat parisien Pierre Haïk, lui aussi très impliqué dans sa défense :

« Avant, le voyou revendiquait sa marginalité et ouvrait un bar ; aujourd'hui, il cherche une façade de respectabilité. Il investit dans l'économie et fait tout pour se fondre dans le paysage. »

Ce qui frappe surtout ce pénaliste réputé, c'est la jeunesse de ses nouveaux clients : « Aujourd'hui, ce sont les 19-24 ans qui prennent les risques les plus élevés et tiennent le haut du pavé », affirme-t-il.

Les policiers évoquent un « vivier » français et estiment qu'il a toujours été « à la hauteur ». Ils disent même que les parrains actuels sont plus solides que ceux d'hier, n'en déplaise à ceux qui considèrent le milieu comme un vestige du passé. Les règlements de comptes laissent chaque année entre trente et soixante de ses représentants sur le tapis, mais les volontaires sont à l'affût, prêts à endosser le costume importable de grand bandit, les flics sur le dos pour la vie.

Marie-Claude Péna a longtemps officié comme juge d'instruction à Marseille, métier qu'elle comparerait presque à celui d'astronome : « Le grand banditisme, dit-elle, c'est comme le système solaire : des planètes entourées de leurs satellites. » Or ce système solaire s'est profondément renouvelé depuis la cartographie établie en 1977 par le journaliste James Sarazin, auteur de *M... comme Milieu*¹.

1. Édité par Alain Moreau.

« L'avenir appartient au nouveau milieu corse et au nouveau banditisme parisien, des gens plus jeunes et plus dynamiques que les parrains d'autrefois », confirme le commissaire Hervé Lafranque, pilier de la

Qui sont-ils ? Les policiers les appellent par leurs noms de famille. Ils disent « les Hornec », « les Fili-
petta », « les Barresi », « les Maldera » ou « les Per-
lato », parce que le grand banditisme est d'abord une
affaire de clans et de fratries. Les pères forment les
fils. Les frères s'associent entre eux par deux ou par
trois. Peut-être parce que l'on est plus fort à plusieurs.
Plus difficile à atteindre, aussi. Car l'ennemi, dans ce
« métier », est partout : il faut se méfier du complice
autant que du concurrent, sans oublier les flics, bien
sûr, que ces grands paranoïaques ont souvent tendance
à voir derrière toutes les portes.

À la différence des acteurs ou des hommes d'affaires, cependant, les grands bandits n'inscrivent pas spontanément leur nom au générique de leurs forfaits. Le business se fait ici dans l'ombre. Aux enquêteurs d'y retrouver leurs petits, s'ils le peuvent. À eux de reconnaître la « signature » du hold-up et de pister la bonne équipe.

Jusqu'aux années 90, l'Office central de répression du banditisme et ses correspondants à Lille, Lyon, Marseille et Nice suivaient à la trace environ trois cents personnes à peu près localisées. La difficulté actuelle vient de l'effacement des frontières. Le milieu n'est plus local : il est national et déborde au-delà des Pyrénées, des Alpes, de la Méditerranée, voire de l'Atlantique. L'éclatement des spécialités rend les décryptages encore plus complexes. Il n'est pas rare, aujourd'hui, de trouver des Corses derrière les machines à sous placées dans les cités de la région

parisienne, et des Marseillais derrière les tonnes de haschich brassées par des bandits d'origine maghrébine encore inconnus hier. Quant aux équipes de braqueurs, elles sont devenues aussi mobiles qu'interchangeables.

Le premier chapitre de ce livre est précisément consacré à une équipe qui a fait du brassage sa marque de fabrique : la fameuse « Dream Team », attelage composite et efficace qui serait impliqué dans de très nombreux hold-up.

Les quatre chapitres suivants racontent comment des Manouches sédentarisés, les Hornec, sont soupçonnés d'avoir fait main basse sur l'Île-de-France, épaulés par la première génération franco-maghrébine issue des cités de l'Est parisien. Un territoire qu'ils partagent avec les survivants du milieu de la capitale, dont on verra qu'ils sont tous peu ou prou en cheville avec des bandits originaires du sud de la France, Marseillais ou Corses, depuis toujours présents à Paris.

Ultime étape avant de descendre le sillon rhodanien, deux chapitres relatent l'émergence de ces jeunes caïds qui affirment n'avoir peur de personne, surtout pas des « anciens ». Un phénomène qui vaut pour tout l'Hexagone, de Roubaix aux cités-ghettos de Marseille, où émergent les chefs de meute de demain, à l'instar des deux jeunes vedettes du moment : Antonio Ferrara, natif de la banlieue sud de Paris, et « José » Menconi, dépositaire de la grande tradition bastiaise. Deux hommes qui se sont imposés par leurs performances, passant assez rapidement du tribunal pour enfants au rang de bras droit d'un parrain. Deux garçons aussi déterminés que professionnels, à en juger par la concision de ces conversations attrapées au vol par les « grandes oreilles » de la PJ, à peu près cer-

taines d'avoir reconnu les voix de ces « as » aujourd'hui sous les verrous :

Conversation n° 1 :

- « Tout va bien ?
— Tout baigne dans l'huile.
— T'es où ? Dans le rade ?
— Non, un autre rade. »

Conversation n° 2 :

- « Il est arrivé, l'autre ?
— Ouais, il y a tout le monde.
— On se voit demain à 10 heures ?
— Ouais.
— T'oublies pas de prendre la clef de la voiture...
C'est toi qui l'a gardée... et mes gants aussi, s'il te plaît. »

Conversation n° 3 :

- « Le grand, ça va ?
— Il vient de partir.
— Oh putain !
— Faut qu'il revienne. »

Conversation n° 4 :

- « T'es fatigué ? Tu dors ?
— T'as raison... j'suis debout déjà.
— J'ai appris la bonne nouvelle.
— Ça va ?
— Impeccable.
— J'suis dans un bar.
— On se voit tout à l'heure.
— Pas de problème.
— Pas de problème. »

Conversation n° 5 :

« Hier soir, je me suis payé une bonne soirée. Je m'en suis niqué une, une Italienne... oh, elle était bonne... de ces nichons !

- T'étais débranché ?
- Quand je bosse, je coupe.
- Tu bosses même le soir ?
- Non, le soir je bois.
- Bises.
- Bises. »

Conversation n° 6 :

« Allô ?

- Ouais, mon pote.
- Tu m'as appelé.
- Tout va bien ?
- Impeccable, mon pote.
- À tomorrow.
- Allez, je t'embrasse, mon pote. »

De quoi décourager les adeptes des écoutes téléphoniques, tant les indices concédés par ces professionnels du crime sont minces.

La suite de ce livre se déroule dans l'ordre : à Lyon, Grenoble, Marseille, dans le Vaucluse, le Var, les Alpes-Maritimes, la Haute-Corse et la Corse-du-Sud – l'île de Beauté ayant droit, on comprendra rapidement pourquoi, à deux chapitres à elle toute seule.

Comment les « Lyonnais » se sont-ils implantés en Espagne, sur cette Costa del Sol devenue la base arrière des principaux « clients » de l'Office du banditisme ?

Qui compte aujourd'hui à Marseille, après le meurtre de Francis Vanverberghe, dit « le Belge » ?

Qui a pris la relève à Toulon depuis l'incarcération des frères Perletto ?

Qui ramasse la mise entre Nice et Cannes depuis l'assassinat de Marcel Diavoloni ?

Comment les Bastiais exercent-ils leur ascendant sur tout le territoire, dans le Midi bien sûr, mais aussi dans la capitale, où ils composent une partition délicate avec le clan des Manouches ?

Comment les jeunes pousses issues de l'immigration maghrébine et africaine imposent-elles aujourd'hui leur rythme ?

Voilà quelques-unes des questions auxquelles se frottent *Parrains et caïds*.

Que l'on se garde, cependant, de considérer ce qui est consigné ici comme vérité judiciaire : il s'agit de révéler ce que la PJ croit savoir du grand banditisme, de ses évolutions et de ses alliances. Les personnes citées dans ces pages ont évidemment droit à la présomption d'innocence. Qu'elles aient été répertoriées, à un moment de leur vie, dans le fichier spécial de la répression du banditisme (qui n'est plus un fichier, mais une somme de circulaires de recherche, entre 100 et 250 selon les époques, ventilées dans le vaste fichier des personnes recherchées¹) n'y change rien.

Certaines d'entre elles diront que ce livre leur accorde plus d'importance qu'elles n'en ont ; d'autres trouveront au contraire que leur rôle a été minimisé. C'est toute la différence entre la vérité policière, qui n'entraîne pas toujours condamnation, et la réalité tout court, par définition insaisissable puisque la plupart de ces personnages ont opté pour une clandestinité plus ou moins totale. Qu'ils nous pardonnent ces éventuels

1. La version imprimée a été supprimée en 1992 après qu'un général à la retraite, averti on ne sait comment, s'est plaint d'avoir vu son nom cité dans la fiche consacrée à un célèbre bandit bastiais.

écarts et concèdent au journaliste le droit d'effectuer son travail, lequel ne saurait se confondre ni avec celui du policier, ni bien sûr avec celui du procureur ou du juge.

D'autres se satisferont évidemment de ne pas figurer dans ces pages. Comme tous ceux qui ont un jour croisé le chemin de la police, ceux-là n'aspirent qu'à une chose : l'oubli. En particulier ces anciens champions de l'attaque à main armée qui, n'ayant plus les ailes pour monter au feu, ont entamé une vie plus paisible, mais non moins rentable, d'escroc, laissant à d'autres le soin d'occuper les plus hautes marches du podium, parfois jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Ceux qui les traquent... et ceux qui les défendent

I. CEUX QUI LES TRAQUENT

« Dis, "tonton", pourquoi tu balances ? »

Un flic avait un jour autorisé un vieux voyou incarcéré à assister à l'enterrement de sa mère. Le deal passé avec la justice disait que le fonctionnaire ne devait jamais lâcher sa proie. Dans le cimetière, compatissant, il lui avait cependant retiré les menottes. Loin d'en profiter pour s'enfuir parmi les tombes, le voyou, au sortir de la cérémonie, avait réintégré la prison sans sourciller. Avant de quitter son accompagnateur, il lui avait cependant fait comprendre qu'il pourrait désormais lui demander ce qu'il voulait. Autrement dit, qu'il lui serait redevable de son attitude durant tout le reste de sa carrière.

C'est ce que l'on appelle nouer une relation utile avec le « gibier ». La condition de l'efficacité policière, tant il est difficile de pister celui dont on ne connaît rien : ce serait comme jouer au Scrabble sans connaître l'orthographe.

Le temps de la garde à vue est évidemment propice

au contact : le bandit est là, à portée de main, loin de son territoire. Il n'a aucune échappatoire, à part le silence dont abusent en général les clients de l'Office du banditisme, par excellence peu loquaces. Alors les policiers biaisent. Ils parlent football avec le Bastiais Dominique Battini¹, dont ils savent bien qu'il a joué comme avant-centre. Ils glissent un mot de sa vie privée à l'oreille de Mohamed Amimer, pilier de la Seine-Saint-Denis, qui cherche à savoir ce que ses poursuivants savent vraiment de lui et de ses fréquentations. Ils refusent aimablement les pizzas que José Menconi se propose de leur offrir avec son propre argent, mais en profitent pour détendre l'atmosphère. Ils rient enfin avec Antonio Ferrara, toujours poli derrière son petit sourire moqueur. En se disant qu'il restera toujours quelque chose de ces brefs instants complices, un petit « rien » qui finira peut-être par créer un petit lien.

« Nous ne sommes pas des justiciers, dit Hervé Lafranque, chef de l'Office du banditisme, qui n'est pas homme à se réjouir lorsqu'un voyou se fait trouer la peau. Nous sommes payés pour interpellier les bandits, pas pour les haïr. Ils savent ce qui les attend en général après un passage dans nos locaux : les quatre murs de la prison, des mois passés à ne rien faire d'autre que fumer des cigarettes, faire des pompes et cogiter sur ce qu'ils feront après leur sortie. N'est-ce pas le moment le plus propice pour nouer une relation avec eux ? »

Cela pourra paraître choquant aux yeux de certains, mais les voyous patentés sont souvent mieux traités au siège de la PJ que les débutants dans les commissa-

1. Cité au chapitre 6, tout comme José Menconi et Antonio Ferrara, Amimer apparaissant pour sa part au chapitre 3.

riats. Sans aller jusqu'à s'incliner devant son charisme, les flics de ce niveau respectent le passé d'un « beau » voyou. Ils savent par ailleurs qu'il ne viendra pas à l'idée de l'un de ces hommes de cracher au visage d'un fonctionnaire dans les couloirs du service. Chacun sait en somme à qui il a affaire, et, comme dans une partie d'échecs, guette le moment où l'adversaire se découvrira un brin – le flic en disant au voyou qui l'a balancé, le voyou en lâchant un élément sur sa cavale.

Ces échanges permettent aux uns et aux autres de se jauger et de mieux se connaître. C'est, un jour, l'un des neveux des frères Hornec¹ qui, à la faveur d'une pause, explique sa philosophie au policier qui l'interroge :

« Tu vois, si j'ai une ampoule qui pète à la maison, je vais pas aller en acheter une, comme toi. Je vais aller démonter celle qui est dans ton couloir. Et tant que tu ne m'auras pas pris la main dessus, je te dirai que ce n'est pas moi. »

Confidence instructive, observe le fonctionnaire, soucieux comme le chasseur de mieux connaître ceux qu'il traque. « Ce jour-là, dit-il, j'ai compris que j'avais face à moi un pur joueur, un homme dont le but ultime était de ne jamais dépenser un sou sans plaisir. »

Quelques mois plus tard, ce même fonctionnaire, en planque derrière un autre membre du clan manouche, a l'occasion de voir cette logique à l'œuvre. Sous ses yeux, l'homme fait ses courses. Il projette une voiture volée contre la vitrine d'une quincaillerie et s'empare d'un sèche-serviettes et d'une lunette pour WC. Simplement parce qu'il en avait besoin.

1. Manouches de Montreuil, cités au chapitre 2.

Rien ne remplace ces confidences et ces scènes volées. Une autre fois, c'est un membre de la fameuse Dream Team, l'équipe de tous les braquages, qui se confie. « C'est trop beau ! » dit-il en évoquant cette montée d'adrénaline qui le fait tressaillir au moment du passage à l'acte. Le must, selon lui : « taper » un fourgon blindé alors que l'on sent les flics en planque pas très loin. Si l'on s'est donné la peine de sniffer un peu de cocaïne, le *fun* est au rendez-vous...

Pour découvrir ainsi les goûts et les usages de l'adversaire, encore faut-il savoir le prendre au sérieux, se mettre à son niveau. « Si on n'est pas capable de se mettre dans sa tête, ne serait-ce que quelques minutes, on est sûr de passer à côté », observe un spécialiste.

Ce n'est pas exactement ainsi que se recrutent les indicateurs, mais ces moments de détente après le stress de l'arrestation peuvent y aider. Or, sans les indics, on vous le chante sur tous les tons, pas de Police judiciaire, sauf peut-être dans l'esprit de quelques énarques utopistes.

« Un indic bien placé vaut tous les moyens techniques », résume un fonctionnaire. Une balise GPS peut permettre de localiser un véhicule, mais ne fournira jamais les noms de ses passagers. La taupe, elle, peut apporter le numéro de portable du conducteur, indispensable pour une écoute à venir, l'adresse de sa copine, voire indiquer la cible du prochain braquage.

« Lorsqu'elle ne repose sur aucun renseignement, l'action policière s'apparente à de la gesticulation, insiste Hervé Lafranque. Non seulement elle est désordonnée, mais elle coûte cher au contribuable. Nous avons besoin de savoir ce qui se passe dans le camp des voyous. »

À l'Office du banditisme, ce sont les chefs qui gèrent les « tontons », vocable par lequel on désigne

les « sources humaines », comme si elles faisaient partie de la famille. Pourquoi tant de précautions ? Les indics sont aussi sources d'ennuis, explique-t-on. Ils défendent toujours un intérêt qui peut aller de l'élimination d'un concurrent à la récupération d'une enveloppe en passant par la vengeance contre un compagnon volage. Ils ne disent en général pas le quart de ce qu'ils savent vraiment. Et sont intenables lorsque le sujet devient brûlant. « Quant tu approches du dénouement, confie un fonctionnaire, le "tonton" devient un vrai gosse : il faut le bichonner, le biberonner... Il sait qu'il risque gros dans la partie, peut-être même sa vie, mais la seule garantie que tu puisses lui donner, c'est de t'engager à ne jamais mentionner son nom ni même son existence. »

Le casting est une étape cruciale : une erreur de recrutement peut coûter très cher. Parce que manipuler des indicateurs est une tâche risquée : tous les flics qui en ont fait le cœur de leur métier ont un jour été publiquement soupçonnés d'entente avec l'ennemi. Avec d'autant plus de difficulté pour s'en défaire que cela s'est parfois révélé vrai. L'arme est d'ailleurs à double tranchant, puisque l'on a aussi vu des policiers désigner des voyous à la vindicte en les faisant passer pour des indicateurs.

Aller à deux au contact de l'indic peut constituer une forme de protection. Dans le cas où un autre service de police aurait l'idée d'immortaliser la rencontre sur pellicule et de s'en servir pour régler quelque obscur contentieux, mieux vaut avoir un témoin. Cela permet aussi de se prémunir contre les ragots que l'interlocuteur est susceptible de faire circuler sur le dos du policier qui le traite.

Gérer la relation sur le long terme relève parfois de l'acrobatie : « Le "tonton" va appeler sans cesse pour

te demander un service ou un renseignement que tu ne pourras pas lui donner, dit un praticien. Un jour, par exemple, il va réclamer l'identification d'une voiture qu'il a aperçue dans son sillage, voiture dont il y a de fortes chances pour qu'elle appartienne à un autre service de police. Là, tu fais le dos rond et tu attends que ça passe. »

Il n'y a donc pas de mode d'emploi, mais le policier qui côtoie le voyou sait qu'il n'est pas là pour échanger de l'information. Il est là pour installer une relation de confiance avec un employé qu'il ne considère souvent pas mieux qu'un micheton. Il est là pour créer un lien aussi durable que possible avec un homme dont il sait qu'il ne lui donnera rien pour ses beaux yeux et qu'il va constamment chercher à l'utiliser. Il sait que la moindre erreur de comportement peut lui être fatale, comme l'explique un habitué :

« Si tu sors de ton rôle de condé¹, si tu acceptes de passer un week-end avec l'un d'eux, si tu entres dans leurs combines, tu deviens leur salarié et ils te traitent comme une merde. La meilleure des protections reste encore de ne jamais oublier que l'on est flic. »

« Le but du jeu, c'est d'avoir dans le camp adverse des vigies en nombre suffisant pour être certain qu'on ne nous raconte pas de salades », résume un ancien de la Brigade de répression du banditisme. Mission impossible ? Pas tant que cela : « Les voyous fonctionnent en cercles très restreints et verrouillent bien leurs relations, poursuit cet ancien. Mais il y a toujours quelqu'un qui va picoler, prendre un peu trop de cocaïne et se mettre à déblatérer toute une soirée. Avec un peu de chance, quelqu'un sera là pour l'écouter et

1. Le policier, dans le vocabulaire des voyous.

aura l'idée de nous contacter, surtout s'il y a de l'argent à prendre. »

Certains voyous sont littéralement fascinés par les flics, offrant de nombreuses prises à ceux qui veulent les manipuler. « Dans leur tête, nous sommes les deux faces d'une même pièce, nous faisons partie du même monde, décrypte un policier. Eux sont là pour faire un coup, nous, pour réaliser une affaire. À force, il s'en trouve pour finir par se croire intouchables sous prétexte qu'ils traitent avec nous. Ils sont en plein film, et s'il vaut mieux les laisser rêver, il faut aussi les protéger d'eux-mêmes : si on les voit trinquer avec nous, ils sont cuits. »

Cette fascination peut aller jusqu'au mimétisme, avec des indicateurs qui se prennent pour de vrais flics. Ils se mettent à mémoriser les visages qu'ils rencontrent comme le ferait un policier, à relever le numéro des plaques d'immatriculation des voitures, à noter toutes les adresses. Jusqu'au jour où ils se retrouvent en train de prendre l'enquête en main, comme ce « tonton » qui appela un jour le fonctionnaire qui le traitait et lui dit :

« Place ce numéro sur écoute, je te dis : tu ne seras pas déçu ! »

La monnaie de la pièce ? Le policier est censé protéger son « tonton », mais, en l'absence, là encore, de cadre précis, on en reste à l'artisanat. Un service peut toujours inscrire un indicateur au fichier des objectifs en espérant qu'au nom de la confraternité aucun autre service ne se mettra sur son dos. Mais la concurrence est rude, et ce genre de précaution peut se révéler dérisoire. Il n'y a pourtant rien de pire, pour une brigade, que de voir se répandre l'idée qu'elle sacrifie ses informateurs, ou simplement qu'elle les protège mal.

À terme, ce sont toutes les sources qui risquent de se tarir.

Il faut aussi impérativement que les juges jouent le jeu, ce qui est apparemment de moins en moins évident. « Convaincre un juge d'épargner une personne mise en cause dans un dossier au nom des services qu'elle a rendus devient très difficile », confie un péjiste. « Les jeunes magistrats ont tendance à considérer la pêche aux renseignements comme quelque chose de sale », résume un autre, qui s'inquiète de voir la police devenir « aveugle » à force de restreindre ses contacts avec le « diable ». Et lorgne avec envie certaines pratiques anglo-saxonnes qui autorisent un service à négocier en toute transparence avec un procureur l'avenir d'un bon « collaborateur ».

La gestion financière des indics est tout aussi hypocrite. Faute de cagnotte officielle, ils ont longtemps été payés sous le manteau et le sont encore dans certains cas. En fait, on les rémunère comme on peut, le plus simple restant de puiser quelques grammes (ou kilos) de shit ou de cocaïne dans les stocks saisis chez les trafiquants, en espérant que personne n'aura l'idée de faire figurer ces étranges dons dans un rapport officiel. Mais, pour les grosses affaires, cela ne suffit pas.

N'a-t-on pas entendu dire que le syndicat des transporteurs de fonds avait lâché une énorme enveloppe pour rémunérer ceux qui avaient permis l'arrestation d'un « Nino » Ferrara, prince du braquage de fourgons ? Les montants évoqués sont apparemment exagérés, mais l'information est véridique : environ 35 000 euros ont été mis à la disposition de la police, avec l'accord du directeur central de la PJ et du cabinet du ministre. Sans cet apport financier venu des principales victimes, les enquêteurs de l'Office du banditisme n'auraient sans doute pas eu les moyens

de convaincre leurs interlocuteurs de se mouiller pour piéger un poisson aussi redoutable.

Mais la PJ à la française, n'est-ce pas aussi depuis toujours une certaine gestion du désordre ?

Il dit que ces hommes sont des « fauves »

Écouter le téléphone d'un voyou peut apporter une note d'ambiance. Davantage, parfois, pour ceux qui savent traduire des propos souvent aussi opaques que du mandarin, mélange d'argot, de mots français, arabes et gitans. Les téléphones portables ont cependant constitué un apport essentiel pour les investigateurs. Tant qu'il est en service, un portable fournit une idée assez précise de l'endroit où se trouve son utilisateur, comme s'il semait des petits cailloux derrière lui. La plupart des gangsters renvoyés devant les tribunaux au cours de ces dernières années l'ont été grâce aux prouesses de la téléphonie. Mais ces preuves sont fragiles, les avocats l'ont bien compris ; surtout lorsque rien de palpable ne vient les étayer.

Ceux qui avaient oublié leurs classiques sont ainsi en train d'y revenir, convaincus que rien ne remplacera jamais une surveillance sur le terrain. « C'est la seule manière de connaître les habitudes d'un type, ses gonzesses, ses hobbies », confie un fonctionnaire, une longue carrière à l'Antigang derrière lui. Curieux métier que celui de ces hommes qui passent leur vie au train des voyous : « À force de les coller, on finit par vivre comme eux, poursuit cet interlocuteur. Toutes ces années, je les ai probablement vus davantage que ma propre famille ! D'ailleurs, entre nous, on les désigne par leur prénom. »

Il se souvient de ces deux hommes qui ne se rencon-

traient qu'une fois par mois pour braquer une banque : le reste du temps, ils étaient à la pêche – plombs, lignes et bouchons en attestaient. Il se souvient des Manouches de la banlieue sud, en particulier des Lepage, qu'il a connus sur le bout des doigts : il a arrêté le grand-père dans un supermarché, a cueilli le père au retour d'un voyage en Suisse, avant de découvrir son aquarium à truites et d'assister aux premiers pas de « Sergio », l'héritier... Il dit que les bandits sont des « fauves » parce qu'« ils sentent plus qu'ils ne voient ».

Il se souvient de son métier, sur lequel il serait à même de rédiger un petit guide à l'usage des générations à venir. Suivre sans se faire « cramer » (repérer), toujours comprendre ce qui se joue sous vos yeux, rester en alerte maximale lorsqu'on ne sait pas si l'« objectif » est armé : les préliminaires s'éternisent parfois des mois durant, explique-t-il. Tout peut arriver le lendemain. Ou la semaine suivante. Ou jamais. En attendant, rester zen. Ne pas broncher, par exemple, lorsqu'on voit une équipe de « malfaisants » (expression prononcée sans véritable hargne) tester un lance-roquette sur un camion de marchandises dans un recoin de Rungis. Ne pas perdre patience lorsque des voyous vous conduisent une fois, deux fois, parfois cinq fois jusqu'à leur cible sans passer à l'action : le jour J viendra. Se concentrer lorsqu'ils coupent les portables, signe que l'action est imminente. Viser le flagrant délit, le must du point de vue policier, « la signature sur l'œuvre d'art », comme il dit. À condition, bien sûr, que cette arrestation à chaud ne mette pas trop de monde en péril, auquel cas il vaudrait mieux laisser le coup se faire et intervenir le lendemain matin en se disant que l'on retrouvera forcément le butin. Profiter enfin de la garde à vue pour essayer

de comprendre ce qui vous a échappé en cours de route. Par exemple, que s'ils ont renoncé trois jours plus tôt à braquer la banque, ce n'est pas parce qu'ils avaient flairé la police, mais simplement parce que l'un d'eux ne s'était pas réveillé !

« La base de la filature, c'est le *feeling*, poursuit notre interlocuteur. Il y a cependant quelques règles à observer. Il faut éviter de regarder dans les yeux les gens que l'on croise dans la rue, tout comme d'observer trop longtemps un point fixe. Il ne faut pas avoir peur d'être démasqué, sinon on finit par l'être, car ceux que l'on suit savent qu'ils peuvent être suivis. Il ne faut pas trop parler pour éviter de laisser le son de sa voix s'incruster dans la mémoire de quelqu'un. La tenue ? Celle de monsieur Tout-le-monde est préférable à un look de play-boy, surtout dans le métro, où personne n'enregistre le visage de personne. Ou alors il faut se déguiser en médecin ou en plombier, ou, pourquoi pas, jouer au type qui entre dans tous les bistrots en racontant qu'il cherche son chien... »

Celui qui est le plus proche de la cible commande la manœuvre, quel que soit son grade. « Quand on sent qu'il faut décrocher, il ne faut pas attendre, sinon c'est trop tard : le doute s'installe et vous pouvez anéantir six mois de surveillance. »

En voiture, un seul homme à bord passe mieux que deux dans le rétroviseur de la voiture suivie. L'ère des téléphones portables a cependant permis de détendre l'atmosphère : avant, celui qui parlait tout seul dans sa voiture avait toutes chances d'être un flic. Aujourd'hui, des dizaines de conducteurs ont l'écouteur à l'oreille.

Les jeunes sont-ils plus faciles à suivre que les vieux routiers ?

« Détrompez-vous : eux aussi ont l'instinct », affirme

le policier, pour qui le plus dur reste de se mettre en planque, dans une voiture ou une camionnette, aux abords d'un quartier dit « chaud ». « Dans l'heure, tout le monde sait que vous êtes là », dit-il. Un comble, car, lorsque le fonctionnaire est tapi dans son « sous-marin » – nom donné à ces véhicules aménagés pour les planques –, il est précisément censé voir sans être vu.

« En cas d'alerte, mieux vaut réagir très vite si l'on tient à ses abattis », lâche-t-il avant de livrer cette confidence : s'il était dans le camp des voyous, « il serait, pour les flics, un client épouvantable » !

*« De la chance, il en faut aussi pour la volaille »
(un ancien de la PJ)*

« Ce sont les truands qui nous obligent à avancer notamment sur le plan technique », dit Patrick Mauduit, ancien flic de terrain reconverti dans le syndicalisme lors de la création de Synergie Officiers. Hommage du chasseur aux chassés, sachant que le chasseur, en l'occurrence, aura toujours une petite longueur de retard. Mais qu'il est tout de même passé, en une décennie et demie, des machines à écrire Olympia aux logiciels capables de décrypter des milliers de « fadettes », les fameux relevés d'appels téléphoniques.

Les progrès viennent souvent de la base, observe ce syndicaliste. C'est un fonctionnaire de la BRB qui a mis au point un logiciel pour répertorier les voitures volées ; c'est un capitaine de l'Office des personnes disparues qui a proposé une révolution informatique ; c'est un flic de la 3^e division de Police judiciaire, à Paris, qui a lancé un fichier spécial « Manouches ».

Imagination et débrouille à tous les étages, c'est aussi cela, la PJ. Et le camp d'en face a du souci à se faire, surtout lorsque les flics de terrain vont frapper aux portes des transporteurs de fonds pour obtenir les balises GPS que l'administration ne peut leur offrir, faute de crédits disponibles...

Ces « bricoleurs » ont souvent la passion du métier. Et lorsqu'ils réclament de puissantes autos à leurs chefs, ce n'est pas forcément pour « faire le beau », mais parce qu'« on ne chasse pas les éléphants avec une Clio », comme ils disent. De même lorsqu'on les a entendus pester contre les ratés du système radio Acropole dont l'administration les avait dotés. Cette merveille de technologie a longtemps compliqué les filatures, quand elle n'a pas carrément contraint certains à lâcher prise : à cinquante mètres près, les voitures suiveuses ne communiquaient plus entre elles.

Pour pallier les dysfonctionnements, notamment dans la capitale, où les ondes sont souvent saturées, les fonctionnaires se rabattent facilement sur leurs téléphones portables personnels. Facturés à leurs frais, l'administration étant une adepte des forfaits limités.

« De quoi arrêter de bosser », siffle un ancien de la PJ parisienne qui sait qu'il en restera aux mots et mise sur le facteur chance en reprenant un refrain célèbre : « De la chance, il y en a pour la canaille, alors il en faut aussi pour la volaille... »

Ceci n'a pas de rapport avec cela (encore que), mais « canaille » et « volaille » font parfois bon ménage. On se souvient de cette équipe qui projetait, depuis ses bureaux du Quai des Orfèvres, de monter un gang de braqueurs avec la complicité d'un indicateur. C'était en 1985. Depuis lors, la police parisienne est officiellement moins affectée par les « trahisons » que sa consœur marseillaise. « Le milieu a des alliés à tous

les échelons, affirme cependant un fonctionnaire du 36. Cela peut être un gardien de la paix qui va prendre de l'assurance, se renseigner sur telle voiture, soutirer une information à un collègue. Cela peut monter plus haut, et les sommes grimpent aussi. »

Un divorce qui tourne mal, trop d'aigreur accumulée ou une immense lassitude ont conduit des fonctionnaires à perdre leurs repères. Les tentations sont là tous les jours. « Les voyous que tu approches essaient tôt ou tard de te mettre une gonzesse sur les genoux, d'aligner un rail de cocaïne sous ton nez ou de t'entraîner vers le jeu », dit un vieux routier. Pour commencer. Après, c'est la cascade. On a vu un policier louer son arme administrative à un bandit notoire, à la journée. On en a vu un autre photocopier la liste des personnes écoutées par son service, pour la vendre.

À l'autre bout de la chaîne, on a également vu les frères Horne¹, exemple parmi d'autres, abandonner subitement toutes leurs puces téléphoniques quelques heures après une réunion rassemblant les principaux responsables de la PJ parisienne. Le clan disposait d'une taupe au Quai des Orfèvres, c'était l'évidence, mais les hiérarques préférèrent écraser le coup pour éviter le scandale, au risque de susciter des vocations : les Manouches, on s'en aperçut plus tard, semblaient aussi glaner certaines informations du côté de l'Office du banditisme. Les chefs de service décidèrent aussitôt de tout faire pour découvrir le « traître » avec la ferme intention, cette fois, de le mettre hors jeu...

La première anomalie sérieuse se produisit au détour d'une enquête sur un trafic d'armes. Soit les personnes ciblées étaient très bien renseignées, soit

1. Pour mémoire, une famille de Manouches implantée dans l'Est parisien.

elles avaient eu une chance inouïe, car elles s'étaient évanouies dans la nature à quelques jours de leur interpellation.

Cependant, l'ambiance se crispe dans les couloirs lorsque ses chefs découvrent que Gilles G., un brigadier affecté à la recherche documentaire, était au courant de l'enquête en cours. Laquelle mettait précisément en cause un milieu qu'il connaissait bien pour le fréquenter assidûment depuis le début de sa carrière : celui des Manouches de Montreuil. Le soupçon se renforce lorsque ses collègues le voient débarquer avec des vêtements griffés, le poignet orné d'une montre de marque trop onéreuse, a priori, pour son salaire. La justice est alors mise dans la confidence et les téléphones du fonctionnaire sont placés sur écoute. Où l'on s'aperçoit que le suspect se fait appeler « Bruce » – référence à sa puissante musculature – par ses « amis » de la pègre, ceux-là mêmes sur qui il a pourtant accumulé de précieuses informations pour son service...

Difficile de savoir exactement quand Gilles G. a mis un pied dans l'autre camp, mais sa vie privée avait subi quelques secousses au cours des mois précédents. Ceux qui le côtoyaient voyaient bien qu'il désespérait de voir ses talents de flic reconnus par ses pairs, eux qui avaient plutôt tendance à se méfier de lui. De toute évidence, enfin, les voyous et leurs belles bagnoles le fascinaient, lui qui avait, gamin, partagé la « zone » avec eux.

Certains fonctionnaires, et non des moindres, ont fait de longues carrières à la lisière entre les deux mondes, si l'on en croit les rumeurs dont bruit la maison. Mais ce jeu dangereux comporte ses limites, notamment celle-ci : pour un voyou, un flic ripou ne

sera jamais vraiment un voyou. Un sujet que « Bruce » a eu tout le loisir de ressasser en détention.

« Si on se mettait d'équerre... » (un cadre de la PJ)

La PJ n'est pas une et indivisible. À l'instar du milieu, elle est une juxtaposition d'individualités, de familles et de chapelles. Chacun magnifie ses « clients » et ses prises en partageant le moins possible avec la maison voisine. Et ces rivalités sont parfois une aubaine pour les voyous.

« Tous unis, on les démonterait », proclame un policier parisien, membre de la Brigade de répression du banditisme.

« Si on se mettait d'équerre, on les mettrait à genoux », renchérit un fonctionnaire de l'Office du banditisme.

C'est vrai et faux à la fois. Vrai, car la disparition de toute guerre des polices laisserait place à une « armée » dotée de très importants moyens ; faux, parce que cette même guerre est précisément l'aiguillon qui stimule la PJ. Attraper un « Nino » Ferrara avant les autres, voilà l'objectif. Pour la gloire plus que pour l'argent, car les salaires ne s'en ressentiront pas. Pour le service plus que pour la PJ elle-même, voire pour le « groupe », qui est ici l'unité de base, le plus petit dénominateur commun : on chasse en « groupe », à cinq ou six. Et c'est en groupe que l'on fête les prises.

La guerre contre les gros voyous se joue surtout entre trois gros services : l'Office du banditisme, dont la compétence est nationale, et les deux fleurons du Quai des Orfèvres, la Brigade de répression du banditisme et l'Antigang, dont le territoire se limite

théoriquement à la région parisienne. Toute la question étant de savoir à quel moment un voyou cesse d'être parisien pour devenir hexagonal, sachant que l'état-major de la gendarmerie n'a de cesse, depuis vingt ans, de grignoter lui aussi des « parts de marché »...

Le rapport des forces évolue au gré de la personnalité des chefs et de leur influence. Il fut particulièrement dur, au printemps 2000, lorsque les uns et les autres se jetèrent à la figure la responsabilité d'un gros cafouillage, à Nanterre, autour d'un braquage qui provoqua la mort d'un convoyeur.

La tension retombe quelques mois plus tard, mais les relations entre la direction centrale et Paris sont prêtes à s'enflammer à la première occasion. Le dossier Ferrara en fournit une belle. Parce que les responsables de l'Office suspectent un pilier du 36 de connivence avec le milieu, ils décident de ne pas alerter la préfecture de police le jour de l'arrestation du meilleur artificier de la région parisienne. Une « provocation », aux yeux des policiers de la capitale.

Après l'évasion de Ferrara, la Brigade de répression du banditisme a la dent dure et refuse d'être saisie de l'enquête en même temps que l'Office, mais le procureur leur impose de collaborer. L'Office joue apparemment le jeu en « invitant » la BRB à participer à la seconde arrestation du jeune braqueur, un an plus tard. Des fonctionnaires se font cependant repérer par Ferrara et ses amis dans une rue du XV^e arrondissement, et chacun va accuser l'autre d'avoir mal joué, même si Ferrara n'aura en définitive gagné que quelques heures de sursis...

L'arrestation de Dominique Battini, soupçonné d'avoir participé à la spectaculaire évasion de « Nino », fournit l'occasion d'un nouveau coup de canif dans l'entente cordiale entre les deux « boutiques ».

L'Office recueille un renseignement selon lequel le voyou corse fréquente un immeuble de Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine). Les premières vérifications ne donnent rien, mais l'information est transmise au 36, qui planque à demeure devant l'immeuble. Jusqu'au jour où l'Office reçoit une autre information relative à l'un des auteurs présumés du retentissant braquage de Gentilly, un certain Patrice Pays, qui exercerait comme restaurateur du côté de Perpignan. Mise au parfum, la brigade parisienne abandonne aussitôt ses surveillances à Boulogne pour tenter d'aller pêcher le suspect... à la barbe de l'Office.

Dans les jours qui suivent, alors que Dominique Battini finit par pointer le nez du côté de l'immeuble de Boulogne-Billancourt, l'Office convie des membres de la BRB au « festin », mais en simples spectateurs !

Riposte immédiate : l'arrestation, peu après, d'un autre complice de Ferrara viendra aux oreilles de l'Office, avec un décalage énorme, par l'intermédiaire... de l'administration pénitentiaire !

Depuis lors, des directeurs ont été promus ou mutés, et les relations se seraient nettement améliorées. De là à gommer un quart de siècle de concurrence acharnée, il y a sans doute de la marge. D'autant que ces rivalités se retrouvent au sein même de la police parisienne, où le voyou est une denrée très saucissonnée : la Brigade criminelle enquête sur les règlements de comptes, la Brigade des stupéfiants suit les dealers, la Brigade de répression du proxénétisme s'occupe des maquereaux... et la Brigade de répression du banditisme de tout le reste.

« On se voit entre nous quand on n'a pas le choix », reconnaît un policier parisien.

C'est aussi cela, la PJ à la française : des services

qui se livrent une concurrence acharnée sur le dos des voyous, lesquels en profitent parfois, mais en pâtissent souvent.

II. CEUX QUI LES DÉFENDENT

« Il
(M

I
cat
cap
aff
F

Jean
Frai
sur
196
entr
gue
tanc
soul
Par

«
Ils
plai

L
acce
forn
ni t
de c
«

Frédéric Ploquin

Parrains et caïds



Il y avait le *Who's who* des notables
et des célébrités, voici celui des parrains
et des caïds.

Du nord au sud de la France,
vous y découvrirez les noms de ceux
qui tirent les ficelles du crime organisé.

Un monde de seigneurs avides
de maintenir leur territoire intact
et, si possible, de l'élargir.

Celui des véritables héritiers
du milieu à la française.

Les « artistes » de ce hit-parade à balles
réelles sont des escrocs redoutables,
de puissants trafiquants de drogue,
d'occultes agents d'influence
ou de féroces chefs de clan.

Des parrains à l'ancienne aux caïds
débridés, cette galerie de portraits
puise aux sources les plus fiables :
celles de la police judiciaire
et de la justice.

Une investigation au cœur du crime
organisé, qui se lit comme un roman.

Couverture : d'après
© Joshua Sheldoni /
Getty Images.

texte intégral

31 / 2025 / 0

7,60 €

Prix
France TTC

PARRAINS ET CAIDS/
PLOQUIN F.
SYG 50

PRIX EDITEUR

7,60 EUR

2-253-12025-4



www.livredepoche.com

STRATEGIE
*0066 852135 01762144 020855 25